

Zeitschrift:	Itinera : Beiheft zur Schweizerischen Zeitschrift für Geschichte = supplément de la Revue suisse d'histoire = supplemento della Rivista storica svizzera
Herausgeber:	Schweizerische Gesellschaft für Geschichte
Band:	32 (2012)
Artikel:	Introduction
Autor:	Decorzant, Yann / Heiniger, Alix / Reubi, Serge
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-1077902

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Introduction

Yann Decorzant, Alix Heiniger, Serge Reubi, Anne Vernat

Le *Made in Switzerland*¹ est porteur de valeurs multiples. Symbole du modèle politique de l'une des plus anciennes et plus stables démocraties au monde, il représente également la marque de fabrique d'un pays neutre qui offre ses «bons offices», privilégie la diplomatie de la médiation et promeut l'établissement de règles humanitaires. Il est en outre un label commercial qui fait valoir une «qualité suisse», née du mariage d'un savoir-faire et du souci commercial de créer une identité reconnaissable. De plus, le *Made in Switzerland* illustre la capacité à vivre ensemble, en dépit des différences linguistiques ou religieuses. Il a enfin pu véhiculer l'image d'une nation pour laquelle les profits dessinent les contours de la morale. Dans tous les domaines, le *Made in Switzerland* est devenu un signe connu et reconnu.

Comprendre l'identité nationale comme le résultat d'un processus social et culturel n'est pas neuf. De fait, dès le début des années 1980, la publication à quelques mois d'intervalles de *Nationalism and the State* de John Breuilly,² *L'imaginaire national* de Benedikt Anderson,³ *Nations et nationalisme* d'Ernst Gellner⁴ et *L'invention de la tradition* d'Eric Hobsbawm⁵ a marqué durablement l'historiographie. Mais ce n'est pas tant la promotion de la nation et du national au rang d'objet d'histoire qui frappa alors les esprits – de fait, ils avaient constitué depuis longtemps le cadre convenu de l'analyse historique – mais bien plutôt l'idée que la nation ne constitue pas un donné, comme cela avait été admis implicitement jusque

1 Ce volume constitue les actes d'un colloque organisé par le Réseau Interuniversitaire d'Historien-ne-s. Celui-ci a réuni dès l'automne 2008 des jeunes chercheurs et chercheuses de l'Institut d'Histoire de l'Université de Neuchâtel, du Département d'Histoire économique (aujourd'hui Institut d'histoire économique Paul Bairoch) et du Département d'Histoire générale de l'Université de Genève. L'objectif du réseau est de promouvoir la collaboration entre les jeunes historien-ne-s des universités romandes et de mettre en valeur leurs recherches. Nous tenons à remercier ici les collègues qui ont collaboré à l'organisation de ce premier colloque: Karim Boukhris, Juan Flores, Liza Lombardi, Jean Rochat, Christian Stohr, Marco Wyss. Nos remerciements vont enfin aux membres du comité scientifique du colloque: Kristine Bruland, Youssef Cassis, Jean-Daniel Morerod, Nadège Sougy, Laurent Tissot, Patrick Verley ainsi que les relecteur-rice-s anonymes qui ont expertisé les articles. Nous remercions également la Faculté des Lettres de l'Université de Neuchâtel, les Facultés des Lettres et des Sciences économiques et sociales, la Maison de l'histoire de l'Université de Genève, ainsi que la Société Académique de Genève pour leur soutien.

2 John Breuilly, *Nationalism and the state*, Manchester, 1982.

3 Benedict Anderson, *L'imaginaire national. Réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*, Paris, 1983 [1996, pour l'édition française].

4 Ernst Gellner, *Nations et nationalisme*, Paris, 1983 [1989, pour l'édition française].

5 Eric Hobsbawm (dir.), *L'invention de la tradition*, Paris, 1983 [2006, pour l'édition française].

là.⁶ Au contraire, pour ces auteurs, la nation méritait le même traitement que celui qui avait été réservé depuis une quinzaine d'années à l'ensemble des autres catégories réifiantes, de *la femme* à *la classe ouvrière*, à la suite des assauts conjoints des opposants au structuralisme ou au marxisme et des partisans du *linguistic turn*. Pour reprendre les mots d'Anderson, le nationalisme devenait soudainement un artefact culturel, dont il convenait aux historiens d'identifier la genèse et les variantes. Cette posture a immédiatement séduit et, en conséquence, dans la seconde moitié des années 1980, une large partie de la production historiographique sur la nation en porta la trace.⁷

Cette tendance se retrouve dans l'historiographie suisse. Dès le milieu des années 1980, et donc bien avant les tentatives récentes de synthèses d'histoire suisse⁸ ou la nouvelle exposition *Histoire suisse* au Musée national suisse de Zurich, qui présentent au moins pour caractéristique commune l'idée qu'il existe suffisamment d'éléments qui lient les Suisses à travers le temps et l'espace pour qu'ils constituent un objet homogène, de nombreuses publications paraissent qui s'inscrivent parfaitement dans la naissance de cet intérêt pour le national.⁹ Les célébrations du 700^e anniversaire de la Confédération helvétique en 1991, puis la commémoration des 150 ans de l'Etat fédéral en 1998, ont contribué à perpétuer cette tendance dans les années 1990.¹⁰ Seulement, si l'historiographie européenne du nationalisme était plutôt diversifiée et se voyait partagée entre pérennalistes et constructivistes, l'historiographie *Made in Switzerland* de la nation est très largement dominée par le second camp. Cela n'est pas fortuit. La Suisse étant considérée depuis le milieu du

6 Certaines exceptions sont à relever, dont le séminal Herbert Butterfield, *Whig interpretation of history*, Londres, 1931, l'essai typologique du nationalisme de Carlton Hayes, *The Historical Evolution of Modern Nationalism*, New York 1931. Cf aussi, Hans Kohn, *The Idea of Nationalism: A Study in Its Origins and Background*, New York, 1944.

7 Miroslav Hroch, *Social preconditions of national revival in Europe*, Cambridge 1985; Anthony Smith, *The ethnic origins of nations*, Oxford 1986; Partha Chatterjee, *Nationalist thought and the colonial world: a derivative discourse*, Londres 1986; Peter Sahlins, *Boundaries: the making of France and Spain in the Pyrenees*, Berkeley 1989; Eric Hobsbawm, *Nations et nationalisme depuis 1780. Programme, mythes, réalité*, Paris, 1990 [1992, pour l'édition française].

8 Thomas Maissen, *Geschichte der Schweiz*, Baden 2010; François Walter, *Histoire de la Suisse*, Neuchâtel, 2011; Volker Reinhardt, *Geschichte der Schweiz. Von den Anfängen bis heute*, Munich, 2011.

9 Guy P. Marchal et al., *Arnold von Winkelried. Mythos und Wirklichkeit*, Stans, 1986; André Reszler, *Mythes et identité de la Suisse*, Genève, 1986; François de Capitani, Germann Georg. *Auf dem Weg zu einer schweizerischen Identität 1848–1914*, Fribourg, 1987; Jean-François Bergier, *Guillaume Tell*, Paris, 1988; Marc Comina, *Histoire et belles histoires de la Suisse: Guillaume Tell, Nicolas de Flüe et les autres, des chroniques au cinéma. Actes du colloque «Histoire et Belles Histoires de la Suisse» tenu les 6 et 7 mai 1988 à l'Université de Lausanne*, Bâle, 1988. Pour une synthèse récente de la dimension paradigmatische du cas helvétique: Andreas Wimmer, «A Swiss anomaly? A relational account of national boundary-making», in *Nations and nationalism*, 17 (4), 2011.

10 Ulrich Imhof, *Mythos Schweiz: Identität, Nation, Geschichte: 1291–1991*, Zurich, 1991; Urs Altermatt et al., *Die Konstruktion einer Nation: Nation und Nationalisierung in der Schweiz, 18.–20. Jahrhundert*, Zurich, 1998.

XIX^e siècle par de nombreux analystes comme une *politische Nation*¹¹ ou encore une *Willensnation*,¹² de nombreux analystes, politiciens et littéraires, admettent que l’unité que forme la Suisse n’est pas naturelle, mais s’explique par ses structures politiques ou constitue le résultat d’une volonté partagée. En Suisse, l’unité nationale ne se fonderait pas sur une cohésion ethnique ou linguistique, mais bien sur une communauté spirituelle formée par le désir. De ce fait, interroger les modalités et les origines de ce «vivre ensemble» considéré comme le fruit d’un accord¹³ entre différents groupes ou individus y a sans doute paru un objet d’étude légitime aux yeux des historiens.

L’examen des récits fondateurs du bas Moyen Age a bien entendu retenu l’attention de cette première vague historiographique. L’historicisation des mythes d’origine, dont les différentes études publiées par *Itinera* en 1989 composent un exemple particulièrement instructif, constitue une première étape. Il fut rapidement rejoint par d’autres programmes de recherche qui privilégièrent, avec raison, l’étude de nouveaux éléments mis en place après 1848.¹⁴ Le développement d’une politique fédérale de l’art sur laquelle nous revenons plus bas a permis aux Beaux-Arts de donner à la fois une définition en actes de l’art suisse, mais a également servi à mettre en images certains des récits mythologiques qui ont participé à la constitution de l’identité nationale.¹⁵ D’autres segments de l’art, à l’instar de la littérature, fonctionnent certes selon des modalités différentes comme le montrent les Helvétistes examinés par Alain Clavien,¹⁶ mais visent au même objectif: la mise en récit de la vie alpine, l’exaltation de la nature, et *in fine* la détermination de valeurs, de comportements, d’objets, de paysages suisses.

De fait, les objets mis en scène par ces artistes suisses (faits héroïques de l’époque moderne, paysannerie, Lacustres, nature) ont eux-mêmes été promus au

11 Ludwig Tobler, «Ueber schweizerische Nationalität», in: J. Baechtold, A. Bachmann, *Kleine Schriften zur Volks- und Sprachkunde von Ludwig Tobler*, Frauenfeld, 1897 [1861, pour la première publication], pp. 27–30.

12 Il faut ici évoquer la conférence de Carl Spitteler «Notre point de vue suisse» prononcée en 1914 devant la Nouvelle société helvétique. A ce propos: François Vallotton, Carl Spitteler, *Ainsi parlait Carl Spitteler: genèse et réception du «Notre point de vue suisse» de 1914*, Lausanne, 1991. Cf. aussi Konrad Falke, *Der schweizerische Kulturwille. Ein Wort an d. Gebildeten d. Landes*, Zurich, 1914.

13 Sur la construction de cet accord voir: Irène Herrmann, «Introduction sous l’angle suisse», in *Revue suisse d’histoire* (numéro thématique: *Façonner les comportements citoyens*), no 1, 2001, pp. 4–21.

14 Guy P. Marchal, Aram Mattioli, *La Suisse imaginée. Bricolages d’une identité nationale*, Zurich, 1992; Guy P. Marchal, *Schweizer Gebrauchsgeschichte. Geschichtsbilder, Mythenbildung und nationale Identität*, Bâle, 2006.

15 Hans-Ulrich Jost, *Les Avant-Gardes réactionnaires. La naissance de la nouvelle droite en Suisse 1890–1914*, Lausanne, 1992; Hans-Ulrich Jost, Cédric Humair (dir.), *Prométhée déchaîné: technologies, culture et société helvétiques à la Belle Epoque*, Lausanne 2008.

16 Alain Clavien, *Les Helvétistes: intellectuels et politique en Suisse romande au début du siècle*, Lausanne, 1993. Cf. aussi Peter Schnyder (éd.), *Visions de la Suisse. A la recherche d’une identité: Projets et rejets*, Strasbourg, 2005.

rang d'éléments constitutifs de la nation suisse et ont contribué à forger une représentation imaginaire de la Suisse. Il n'est pas utile de revenir ici sur le traitement qui a été fait des héros nationaux de la constitution (et la perpétuation) de l'unité nationale (Guillaume Tell,¹⁷ Arnold von Winkelried, Nicolas de Flue). Signalons en revanche les belles études consacrées au développement de la *Volkskunde*, du néoprimitivisme ou encore du *Heimatschutz*¹⁸ qui identifient les éléments constitutifs de l'essence helvétique, réduite généralement à l'univers alpin ou, à tout le moins campagnard, contre les milieux urbains. Les «Lacustres», qui présentent entre autres avantages celui de former un ciment national peu engagé dans les conflits politiques, confessionnels et économiques qui ont marqué la naissance de l'Etat fédéral, ont également fait l'objet d'études vivifiantes.¹⁹ Enfin, il importe de relever quelques-unes des études que de nombreux auteurs ont consacrées à une nature intouchée, belle et menaçante, mais néanmoins célébrée par différentes institutions de la Suisse moderne.²⁰

Parmi ces institutions, il serait maladroit de ne pas mentionner les expositions nationales de 1883, 1896, 1914, 1939 et 1964 qui célèbrent tout à la fois ces différents éléments de l'identité helvétique, mais les confrontent dans une opposition violente au progrès technologique et scientifique. Comme les «Lacustres», qui préfigurent ensemble l'ingéniosité, la détermination et les victoires de la technologie sur la nature des Suisses modernes et présentent un rapport intime à la nature, les expositions nationales occupent la fonction que Claude Lévi-Strauss assignait au *trickster*.²¹ Résolvant les oppositions de la mythologie, les expositions nationales et les «Lacustres», comme médiateurs, permettent la cohabitation de la perpétuation des traditions et du progrès, et la sauvegarde d'une nature idéalisée en harmonie avec l'industrie. Cette dernière vaut ainsi également comme élément constitutif

17 Signalons pour Guillaume Tell la récente édition des textes canoniques se rapportant au héros fondateur de la Suisse, Jean-Daniel Morerod, Anton Näf (dir.), *Guillaume Tell et la libération des Suisses*, Lausanne, 2010.

18 Danièle Lenzin, «*Folklore vivat, crescat, floreat!*» *Über die Anfänge der wissenschaftlichen Volkskunde in der Schweiz um 1900*, Zurich, 1996; Pascal Ruedin, «Ruralité et modernité dans la peinture du début du 20^{ème} siècle en Suisse», in: Pascal Ruedin, *D'Edmond Bille à Kirchner. Ruralité et modernité artistique en Suisse, 1900–1930*, Moudon, 2003, pp. 14–126.

19 Marc-Antoine Kaeser, *L'univers du préhistorien. Science, foi et politique dans l'œuvre et la vie d'Edouard Desor (1811–1882)*, Paris 2004; Marc-Antoine Kaeser, *Les Lacustres. Archéologie et mythe national*, Lausanne, 2004.

20 Stefan Bachmann, *Zwischen Patriotismus und Wissenschaft: die schweizerischen Naturschutzpioniere (1900–1938)*, Zurich, 1999; Dominik Schnetzer, *Bergbild und Geistige Landesverteidigung. Die visuelle Inszenierung der Alpen im massenmedialen Ensemble der modernen Schweiz*, Zurich, 2009; François Walter, *Les Suisses et l'environnement: une histoire du rapport à la nature, du XVIII^e siècle à nos jours*, Carouge, 1990; François Walter, *Les figures paysagères de la nation: territoire et paysage en Europe (16^e–20^e siècle)*, Paris, 2004; François Walter, *La Suisse: au-delà du paysage*, Paris, 2011.

21 Claude Lévi-Strauss, *Anthropologie structurale*, Paris, 1958, pp. 248–251.

de la Suisse, caractérisée par ses succès économiques, commerciaux et financiers examinés par un volet important de la littérature.²²

Dans l'esprit des éditeurs et éditrices de ce volume, le *Made in Switzerland* est le dispositif qui régit la perception que l'on se fait de la Suisse à l'intérieur comme à l'extérieur du territoire helvétique. Certains ont pu dire que sa généralisation et sa réappropriation se trouvent à l'origine d'une réduction symbolique et d'une réécriture des concepts et des enjeux. De ce fait, elles ont parfois été qualifiées de mythe: une image simplifiée et souvent trompeuse élaborée ou acceptée par des groupes sociaux sur des événements ou des personnages et qui a une influence déterminante sur leur comportement. Par ailleurs, le mythe recèle également une valeur d'identification.

D'autres perçoivent le *Made in Switzerland* au contraire comme une réalité historique et c'est souvent en tant que telle qu'il est encore perçu dans l'espace public. Depuis 2006, le débat sur ce qu'il convient de labelliser *Made in Switzerland* a connu une actualité nouvelle. En effet, le projet législatif «Swissness» doit fixer un cadre réglementaire pour l'attribution de la mention *Made in Switzerland*. L'argumentaire explique l'importance et la nécessité de protéger la marque de fabrique suisse: trop d'abus dans l'usage d'un symbole compris comme gage de qualité tant à l'extérieur qu'à l'intérieur de la Suisse nuirait à l'image des produits véritablement fabriqués en Suisse.²³ Ne regorgeant pas de matières premières et dotée d'une géographie marginalement exploitables, la Suisse se doit donc de protéger ce qui fait sa valeur: son savoir-faire, sa réputation et sa tradition. Pour le secteur économique donc, la mention du *Made in Switzerland* représenterait une plus-value substantielle, d'autant plus importante qu'aucune ressource naturelle ou matière première n'offre de voie toute tracée à l'économie suisse.

En effet, la Suisse, petit pays au relief souvent accidenté, ne disposait pas des atouts qui ont permis le décollage industriel des autres Etats européens pendant

22 Pour une synthèse sur l'historiographie de l'histoire économique en suisse: Sandra Bott, Gisela Hürlmann, Malik Mazbouri, Hans-Ulrich Schiedt (éd.), *Wirtschaftsgeschichte in der Schweiz: Eine Historiographische Skizze = L'histoire économique en Suisse: une esquisse historiographique*, Zurich, Chronos, coll. «Traverse», n° 2010/1, 2010, 320 p.

23 «La valeur économique de la provenance suisse d'un produit ou d'un service dans un monde toujours plus globalisé revêt une importance considérable. De nombreux produits et services suisses bénéficient en effet d'une excellente réputation, au niveau tant national qu'international, par rapport aux valeurs qu'ils véhiculent telles que l'exclusivité, la tradition et la qualité. Cette réputation, hautement appréciée par les consommateurs, leur accorde un avantage compétitif indéniable pour se positionner dans un segment de prix plus élevé. Les avantages et le succès liés à l'utilisation commerciale de la marque « Suisse » ont attiré l'attention, mais également les convoitises. Corollaire de ce succès croissant, les utilisations abusives, au niveau tant international que national, ont augmenté dans la même proportion ces dernières années.» Voir l'argumentaire complet du projet sur le site de l'Institut fédéral de la Propriété Intellectuelle: <https://www.ige.ch/fr/infos-juridiques/domaines-juridiques/marque-suisse.html>

cette période. Au contraire, comme le résume Patrick Verley, elle se caractérisait plutôt par le défaut «d'accès sur la mer, [une] agriculture médiocre, [un] surpeuplement, [une] absence de matières premières».²⁴ Cependant, la Suisse a connu une industrialisation presque aussi rapide que celle de la France ou de la Belgique. Pour expliquer ce phénomène, Jean-François Bergier insiste, entre autres, sur l'importance du rôle de la nombreuse main-d'œuvre qualifiée disponible.²⁵ Hautement alphabétisée et héritière d'un savoir-faire proto-industriel important, la main-d'œuvre helvétique permet la spécialisation du pays dans la transformation des matières premières importées. Pour profiter de cet avantage, les industriels suisses essayent de développer des produits reconnus pour leur qualité et pour lesquels l'origine helvétique doit être nootore.

Cependant, le *Made in Switzerland* représente davantage qu'une marque de fabrique ou qu'un argument publicitaire, il désigne aussi ce que produit la nation helvétique et notamment la manière dont elle se représente à l'intérieur et à l'extérieur de ses frontières. En Suisse comme dans d'autres nations d'Europe occidentale, une poignée d'individus – que différentes traditions ont qualifié d'élites politiques et culturelles ou encore de dominants – a cherché à munir le pays d'un appareil complexe destiné à le rendre reconnaissable peu de temps après la création de l'Etat fédéral en 1848 puis, tout au long de la seconde moitié du XIX^e siècle, elle accentue encore l'élaboration de cet appareil identitaire national. Il y a peu d'originalité dans ce processus: comme le dit Anne-Marie Thiesse, il n'y a «[r]ien de plus international que la formation des identités nationales».²⁶ La Suisse a donc partagé avec d'autres nations occidentales cette volonté d'affirmer ses particularismes à l'aide d'éléments qui se retrouvent dans une «check-list identitaire».²⁷ Si cette liste comporte certains éléments qui ne s'appliquent pas au cas suisse, à l'instar de la langue commune, elle présente néanmoins de nombreuses entrées qui inscrivent la Suisse dans le concert des nations européennes. Ainsi, en 1889, la Confédération se met en quête d'armoiries. On se rend compte alors que l'usage de la croix blanche remonte certes loin dans le passé, mais que ce n'est qu'en 1814 qu'elle fut utilisée comme armoiries par la Diète.²⁸ S'observe

24 Patrick Verley, *La Révolution Industrielle*, Paris, 1997, p. 458.

25 Jean-François Bergier, *Histoire économique de la Suisse*, Lausanne, 1984, p. 177.

26 Anne-Marie Thiesse, *La création des identités nationales. Europe XVIII^e–XX^e siècle*, Paris, 2001, p. 11.

27 Selon l'anthropologue, «[l]e recours à la liste identitaire est le moyen le plus banal, parce que le plus immédiatement compréhensible, de représenter une nation», A.-M. Thiesse, *Op. cit.*, p. 14.

28 «Message du Conseil fédéral à l'Assemblée fédérale concernant les armoiries de la Confédération suisse du 12 novembre 1889», *Feuille fédérale*, vol. 4, Berne, 1889, pp. 640–646. On apprend aussi dans ce message que les premières prescriptions législatives sur les armoiries de la Confédération ont été édictées par la République helvétique en 1798. Elles représentaient «Guillaume Tell, auquel son enfant présente la pomme percée de la flèche». La cocarde était verte, rouge et jaune.

simultanément un souci d'identifier et de mettre en récit les origines de la Confédération, ce qui ne constitue en rien une spécificité helvétique. Pendant la même période, les nations d'Europe de l'Ouest instituent chacune une fête nationale, qui vise aussi à concurrencer le 1^{er} mai ouvrier, antinational puisqu'internationaliste, célébré depuis 1890. En Suisse, jusqu'à la dernière décennie du XIX^e siècle, la guerre contre les Habsbourg de 1307 était retenue comme la fondation mythique du pays. Mais, dans son étude monumentale, commandée par le Conseil fédéral, Wilhelm Oechsli déclare que la charte de 1291 doit être considérée comme le document fondateur de la Suisse, car elle constitue le début d'une identité politique permanente. Identifier l'origine de la Suisse en 1291 présente l'avantage de convoquer une preuve documentaire,²⁹ nécessité imposée par l'émergence de l'histoire en tant que discipline académique. Par ailleurs, cela permet une célébration du 600^e anniversaire en 1891 dans un contexte de festivités nationales, rituels de masse et lieux de la promotion de l'identité nationale et de l'intégration du nationalisme au sens commun.³⁰ Le premier août est donc célébré une première fois en 1891 pour le 600^e anniversaire de la Confédération et est institutionnalisé fête nationale en 1899.³¹ Ce sont ces récits sur les origines de la Suisse qui permettent à la nation helvétique de prétendre être une des plus anciennes démocraties du monde.

Pendant la même période, la Confédération se dote également d'une politique culturelle. Selon Hans-Ulrich Jost, «[o]n trouve dans cette identité nationale à la fois une conscience politique particulière liée à l'histoire immédiate de la création de l'Etat fédéral, et une représentation culturelle où s'amalgament des images traditionnelles et légendaires avec la mission civique de la Suisse démocratique et radicale».³² Les deux arrêtés de 1886 et 1887 sur la protection du patrimoine artistique et le développement des Beaux-arts suisses amorcent ce qui constitue dans les décennies suivantes la politique fédérale en matière de culture artistique. Ils fournissent aussi un instrument indispensable à l'institutionnalisation d'une esthétique nationale.³³ La Commission fédérale des Beaux-arts se voit attribuer les missions d'organiser des expositions nationales, de participer à la création de

29 Oliver Zimmer, *A Contested Nation. History, Memory and Nationalism in Switzerland, 1761–1891*, Cambridge, 2003, pp. 209–211.

30 O. Zimmer, *op. cit.*, pp. 189–195. Zimmer analyse aussi comment ces célébrations et celles de 1891 en particulier ont permis aux catholiques et aux conservateurs de communiquer dans l'espace public et d'obtenir une reconnaissance de leur conception de l'identité nationale, ce qui joua un rôle certain dans leur intégration politique.

31 Georg Kreis, «Fête nationale», in: *Dictionnaire historique de la Suisse*, www.hls-dhs-dss.ch.

32 Hans Ulrich Jost, «Politique culturelle de la Confédération et valeurs nationales», in: Bernard Crettaz, Hans Ulrich Jost, Rémy Python (éd.), *Peuples inanimés avez-vous donc une âme? Images et identités suisses au XX^e*, Lausanne, 1987, pp. 19–38, p. 20.

33 Sur l'élaboration de cette esthétique voir les travaux de Danielle Buyssens.

monuments patriotiques, de diriger la décoration du Palais fédéral et d'accorder les premières bourses aux jeunes artistes suisses. Elle doit aussi s'occuper de décorer la salle des armures du Musée national de Zurich.³⁴ En revanche, la Confédération ne souhaite pas diriger les Beaux-arts.³⁵ Elle se considère plutôt comme une consommatrice d'art. A cet égard, le peintre Ferdinand Hodler illustre bien la collaboration d'un artiste à la mise en place de l'esthétique nationale dans un tel contexte. Auteur du portrait du général Wille et de la fresque décorant le Musée de Zurich, il a contribué à faire entrer la peinture dans l'esthétique nationale, bien qu'il ne puisse être considéré comme conformiste par ses contemporains. Il a aussi participé à institutionnaliser les Alpes comme paysage typique et national.

D'après François Walter, dès le XVIII^e siècle, «[l]e vrai Suisse ne peut être que montagnard. C'est donc toute l'histoire helvétique qui se trouve réinterprétée sous l'éclairage d'un imaginaire historique et topographique spécifique».³⁶ Le paysage et ses habitants sont ainsi propulsés au niveau des représentations nationales. La montagne et les Alpes en particulier tiennent donc une place dans la représentation culturelle de la Suisse (le Parlement est décoré par une fresque de Charles Giron datant de 1901 qui représente la prairie du Grütli).³⁷ Plus proche de nous, les Alpes sont convoquées pour représenter la Suisse, afin de promouvoir des produits helvétiques. La signification des Alpes et de la montagne dépasse les représentations pour fonder également l'identité des Helvètes. Selon l'historien, «[l]e phénomène de l'ancrage identitaire étroit [...] s'exprime dans les Alpes avec une force particulière quand les populations locales défendent leurs libertés et priviléges comme si l'existence de leur autonomie était inscrite dans l'ordre même de la nature».³⁸ La montagne joue un rôle incontestable dans les stratégies de défenses mythiques et réelles du pays. Jusqu'à la Seconde Guerre mondiale au moins et avec l'invention du Réduit national, les Suisses ont pensé que la montagne les protégerait, qu'elle les rendrait invincibles. Les récits mythiques sur les combats livrés par les *Waldstätten* contre les Habsbourg présentent une utilisation du paysage en général et de la montagne en particulier comme un atout déterminant dans le succès de la lutte contre l'oppression, comme à Morgarten.

La neutralité constitue une autre de ces valeurs helvétiques qui fondent l'identité nationale de la Suisse. Pourtant, celle-ci n'est pas un produit *Made in Switzerland*, bien au contraire. Jusqu'à la Première Guerre mondiale, le texte juridique

34 H. U. Jost, art. cit., p. 21.

35 H. U. Jost, art. cit., p. 22.

36 François Walter, «Alpes et identité suisse», in: *Dictionnaire historique de la Suisse*, www.hls-dhs-dss.ch.

37 François Walter, *Les figures paysagères de la nation. Territoires et paysages en Europe (16^e–20^e siècle)*, Paris, 2004, p. 330.

38 François Walter, «La montagne alpine: un dispositif esthétique et idéologique à l'échelle de l'Europe», in: *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 52 (2005), n° 2, p. 64–87, p. 82.

principal la garantissant est contenu dans le traité de Paris du 20 novembre 1815; les puissances signataires y reconnaissent formellement la neutralité suisse et s'engagent à la respecter. Certes, les premières références à la neutralité remontent au XVI^e siècle, mais on ne peut absolument pas en conclure qu'il s'agisse d'une politique commune et concertée de la part des cantons suisses qui restaient souverains dans leur politique extérieure. Jost affirme même que «[l]e recours à la notion de neutralité servant au mieux d'argument pour louer des troupes à tous les clients potentiels, il est peu pertinent de faire remonter une quelconque ‘neutralité helvétique’ autour de 1500, comme l'affirment encore maints manuels d'histoire suisse.»³⁹ La neutralité a aussi été l'objet de vifs débats, au nom notamment de l'indépendance du pays, mais avec la Première Guerre mondiale elle devient une valeur intangible,⁴⁰ ce qui entraîne l'effacement des discussions antérieures.

Enfin, si la Suisse peut être perçue comme une démocratie exemplaire, c'est sans doute grâce à ses institutions démocratiques qui la distinguent des autres Etats. L'édifice institutionnel national a été créé dès 1848. Il ménage d'une part les différents héritages helvétiques et définit d'autre part ceux qui sont considérés comme dignes de participer à la chose publique.⁴¹ Outre le droit de référendum et d'initiative, l'originalité du fonctionnement du pouvoir suisse réside dans la capacité de la majorité radicale à intégrer l'opposition, ce qui a pour effet de la neutraliser à l'intérieur du gouvernement et de la museler à l'extérieur. Ainsi l'élection au Conseil fédéral d'un catholique conservateur en 1891 permet à la Suisse radicale de se réconcilier avec ses adversaires.⁴² Un peu plus de cinquante ans plus tard, le processus se répète lors de l'élection du premier socialiste au gouvernement.

Ces constructions relevant du *Made in Switzerland* font actuellement l'objet d'expositions⁴³ et retiennent l'attention des médias.⁴⁴ Par ailleurs, les récentes publications de synthèses sur l'histoire suisse et les débats qui les accompagnent

39 Hans Ulrich Jost, «Origines, interprétations et usages de la ‘neutralité helvétique’», in: *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, n° 93, janvier–mars 2009, pp. 5–12, pp. 5–6.

40 H.U. Jost, art. cit., pp. 7 et 9. Dans la première moitié du XIX^e siècle la neutralité est vue par certains comme un frein à l'activité politique et à la participation de la Suisse à l'émancipation des peuples, imposé par les puissances monarchiques. Puis à la veille de la Première Guerre mondiale, les discussions en faveur d'une collaboration militaire avec l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie font clairement fi de la neutralité.

41 Dès le début les femmes et les étrangers sont exclus du pouvoir. Les droits civiques sont réservés aux hommes suisses installés dans une commune et jouissant d'une «bonne moralité». Irène Herrmann, *Les cicatrices du passé. Essai sur la gestion des conflits en Suisse (1798–1918)*, Berne, 2006, p. 123.

42 I. Herrmann, *op. cit.*, pp. 150, 154–155.

43 Voir notamment au Jardin botanique de Genève l'exposition «Edelweiss, mythes et paradoxes», qui a eu lieu du 19 mai au 16 octobre 2011.

44 Yves Petignat, «Comment la Suisse se joue de ses images», in: *Le Temps*, 13 mars 2010, (http://www.letemps.ch/Page/Uuid/4522b59e-2e21-11df-a2af-76119ef329a8/Comment_la_Suisse_joue_de_ses_images), et «Suisse, qui sont tes héros?», Tard pour Bar, émission de la TSR du 10 décembre 2010 (visible sur <http://www.tsr.ch/emissions/tard-pour-bar/2646625-suisse-qui-sont-tes-heros.html>).

dans la presse témoignent d'une part d'un regain d'intérêt pour l'histoire suisse et d'autre part de sa dimension polémique.

Ce volume est destiné à prolonger le débat sur différents aspects constitutifs du *Made in Switzerland*. Il ne prétend toutefois pas couvrir l'ensemble du phénomène. Il se place dans l'actualité publique et scientifique sur la question et propose une réflexion sur les mythes, les fonctions et les réalités de la *suissitude*. Bien qu'adoptant une posture déconstructiviste, le collectif éditorial a privilégié une approche qui laisse aux auteur-e-s la liberté d'aborder la question selon l'angle qui leur paraît le plus efficace pour leur objet. Il cultive ainsi l'espoir que le lecteur-rice pourra identifier une théorie du *Made in Switzerland* par la pratique.

La première partie du volume prend pour objet le *Made in Switzerland* en tant que mythe dans différents domaines d'activité. Dans son examen de l'industrie chocolatière, Régis Huguenin introduit la notion de «bonne qualité» comme élément apportant une plus-value commerciale aux produits suisses. Il s'interroge sur la possibilité pour le marché du chocolat de devenir l'un des symboles d'un pays et sur sa capacité à rester une référence qui offre de plus en plus de produits. A partir d'une étude de la société Suchard, il décrit le processus développé par le chocolatier pour intégrer la notion de qualité suisse dans l'imagerie transmise aux consommateurs. En se concentrant autour de trois grands axes, la définition du mythe du chocolat suisse, le rôle de l'entreprise familiale et enfin la question de la typicité du produit, l'auteur décompose le mythe suisse du chocolat au lait en mettant en exergue ses différentes composantes.

Après le chocolat qui constitue une des productions associées à l'image de la Suisse, l'horlogerie est elle aussi considérée comme un des éléments constitutifs de celle-ci. Bien que les contributions de Marie-Agnès Dequidt et de Sandrine Girardier se penchent sur des espaces ne faisant pas encore partie de la Suisse, il n'en demeure pas moins qu'elles relèvent tout de même du *Made in Switzerland*. Celui-ci en matière d'horlogerie signifie-t-il toujours qualité et objets chers? Marie-Agnès Dequidt se propose de répondre à cette question par le biais d'une étude des horlogers parisiens dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle. En se concentrant sur les réseaux commerciaux établis entre Paris et la Suisse, à partir d'une étude des inventaires après décès, elle montre l'existence de nombreuses relations d'ordre technique et commercial, avec des fabricants neuchâtelois, dont elle parvient à reconstituer le parcours. Dès lors, en retracant les processus d'importation vers la France, l'auteure parvient dans une étude richement documentée à mettre en perspective les questions de qualité.

Sandrine Girardier propose de dégager les éléments fondateurs qui ont participé à la construction et à la consolidation du mythe des Jaquet-Droz. En premier

lieu, elle démontre que la production historiographique, qui propose une approche singulière des pratiques mécaniques notamment, participe pleinement à la mise en place de l'aura des Jaquet-Droz. Sandrine Girardier montre que les écrits du début du XX^e siècle font appel à un élément particulier, celui du «génie mécanique» montagnard. En second lieu, l'analyse des mécanismes de transmission d'un savoir-faire qu'elle propose permet une approche nouvelle du mythe des Jaquet-Droz qui se différencie de celle présente dans l'historiographie classique.

En s'intéressant à la diffusion du modèle du jardin Alpin en Belgique au XIX^e siècle, Odile De Bruyn se questionne sur les conditions nécessaires au transfert d'un «modèle culturel paysager». Même si celui-ci est adopté dans son ensemble, il n'en reste pas moins qu'une adaptation aux conditions nouvelles semble inévitable. Ainsi, Odile De Bruyn met en avant les étapes du processus de restructuration du mythe du jardin alpin suisse. En questionnant les origines de cet intérêt pour la reconstitution de jardins alpestres en miniature, Odile De Bruyn tisse un lien avec le développement à cette même époque du tourisme alpin et de son pouvoir d'évocation pour les élites belges.

La contribution de Pauline Milani sur les politiques culturelles suisses tant à l'intérieur qu'à l'extérieur du pays ouvre la partie consacrée aux fonctions du *Made in Switzerland*. L'auteure envisage cette notion au travers d'une étude des institutions créées pour promouvoir l'art et la culture suisses. En effet, avec la construction de l'Etat fédéral, se pose la question de la «culture suisse» et, plus particulièrement, celle de sa défense et de son encouragement. En retracant les grandes étapes de ce processus, puis en s'attachant à l'étude de la fondation Pro Helvetia, Pauline Milani expose les modalités de la mise en place de la politique culturelle de la Suisse, conçue d'abord comme une prolongation de la défense nationale avant de s'ouvrir progressivement, non sans débat et sans retour en arrière, à la promotion de la création artistique nationale. Parallèlement, et de façon intrinsèquement liée, l'auteure illustre l'évolution de la notion même de «culture suisse» pour les institutions fédérales, comment celles-ci définissent la *suissitude* de l'art au fil des différentes périodes.

Dans son article, Olivier Kühchelm étudie comparativement les politiques autrichienne et suisse en faveur de la consommation nationale durant l'entre-deux-guerres. Par le biais d'une analyse du discours et de l'image, l'auteur montre comment les deux pays orientent d'une façon radicalement différente leurs campagnes nationales. La «semaine suisse», organisée annuellement, se sert de ressorts émotionnels pour mettre en avant des images du paysage helvétique et de travailleur-se-s heureu-x-ses et fier-ère-s. Les campagnes «acheté autrichien», en revanche, font plutôt appel à la raison lorsqu'ils suggèrent d'acheter national. Sollicitant le consumérisme patriotique pour sortir le pays de la crise, elles illustrent

leurs propos avec des chômeurs qui demandent à leurs compatriotes d'acheter national pour leur permettre de retrouver du travail. Ces deux méthodes de promotion montrent comment une même norme, le «made in» peut être utilisée de manière radicalement différente, même lorsque le but initial est identique.

Tobias Scheidegger s'intéresse également aux produits nationaux, mais il se penche sur un autre aspect de leur construction identitaire. Il prend pour objet la figure du paysan suisse sur une longue durée en évoquant ses représentations de la fin du XIX^e siècle jusqu'aux années 1940 et en analysant celles qui ont cours aujourd'hui. Il explique d'abord comment la figure du paysan est promue en tant qu'archétype du Suisse. Il souligne le rôle de l'éloquent directeur de l'Union Suisse des paysans, Ernst Laur, dans la construction de l'image du paysan suisse, notamment dans le contexte de la défense spirituelle. Il s'intéresse ensuite à l'image contemporaine de la paysannerie et à ses fonctions dans la promotion des denrées alimentaires. Il examine d'une part comment elle se développe dans le cadre de l'essor des régionalismes européens et, d'autre part, comment la présence visuelle du paysan devient un gage de la qualité et de l'authenticité des produits. Cette contribution offre une ouverture interdisciplinaire au volume vers l'ethnographie des pratiques de l'alimentation.

Le *Made in Switzerland* est parfois également ancré dans des réalités qui sont l'objet des contributions de la dernière partie de ce numéro. Existe-t-il un modèle helvétique des carrières de commandants de gendarmerie à la fin du XIX^e siècle? C'est à cette question que Philippe Hebeisen répond en se basant sur une étude prosopographique des commandants de gendarmerie nommés dans les cantons de Neuchâtel, Berne, Fribourg, Vaud, Genève et Valais entre 1848 et 1914. En apportant une attention particulière au processus de recrutement des commandants nommés dans ces cantons, Philippe Hebeisen cherche à répondre à plusieurs interrogations: d'abord, il questionne l'apparition d'un «modèle-type» de commandant de police dans l'ouest de la Suisse durant la période. Le cas échéant, la question est de savoir comment ce «modèle-type» peut-il être défini et catégorisé? Enfin, la problématique sous-jacente revient à évaluer le lien entre cette convergence des modèles cantonaux de police et la construction de l'Etat fédéral: peut-on faire l'hypothèse que le rapprochement intercantonal soit encouragé, voire encadré, par l'administration fédérale ou est-il le fait d'autres facteurs, internationaux par exemple?

La question de l'existence d'un modèle helvétique est aussi l'objet de la contribution de Damiano Matasci qui s'intéresse au champ de la recherche pédagogique internationale durant la même période. Il démontre que la Suisse, du fait de la diversité des méthodes induites par le morcellement fédéral et la rapide scolarisa-

tion de la population dans son ensemble, est un lieu d'étude privilégié pour les missions pédagogiques étrangères. En outre, bien que souvent discrète, la Suisse est la plupart du temps représentée dans les congrès internationaux consacrés à l'éducation. Dès lors, en utilisant ces prismes, Damiano Matasci cherche à savoir si on voit apparaître, au moins sur le plan discursif, un modèle scolaire helvétique au niveau international. Plus globalement, en se penchant sur ces canaux de transmissions internationaux, l'auteur s'interroge sur l'importance et sur le rôle des réseaux transnationaux dans la circulation des idées.

Georges Ribeill, pour sa part, s'interroge sur la place de la Suisse dans l'élaboration des normes ferroviaires européennes. Dans sa contribution, il met en avant le rôle central, tant géographique que juridique et diplomatique, qu'a joué la Suisse dans la mise en place des réglementations des chemins de fer à la fin du XIX^e siècle. Dans cette longue construction législative, la Confédération helvétique sert de tampon, de lieu de rencontres aux Etats européens, de médiateuse entre la France et l'Allemagne, permettant progressivement aux réseaux de chemin de fer du continent de s'uniformiser ou, du moins, de devenir fonctionnellement compatibles. Dans son article, Georges Ribeill ne décrit pas la Suisse en tant que productrice d'un modèle national identifiable dans un domaine spécifique, mais plutôt comme un espace permettant des négociations, des normalisations et la mise en place de règles techniques européennes communes. En cela, le *Made in Switzerland* qu'il met en avant rappelle le rôle de point de convergence de la Suisse au sein de la diplomatie internationale, déjà souvent mis en évidence dans d'autres domaines.

Enfin, Johann Boillat et Francesco Garufo se penchent sur le processus d'établissement d'un système normatif de protection de la qualité dans l'horlogerie qui va, par la suite, devenir un moyen de promotion de ce secteur économique constitutif de l'image de la Suisse. Les deux auteurs commencent par montrer la nécessité pour la branche horlogère de se doter d'instruments de régulation pendant l'entre-deux-guerres. Mis en place à la fois par les associations patronales et la Confédération, ce cadre législatif participe, dans la période de l'après-guerre, à la promotion de la qualité de l'horlogerie suisse. Johann Boillat et Francesco Garufo établissent alors une corrélation entre les mesures de protection et la promotion de l'horlogerie.

Le présent volume s'inscrit dans la continuité de recherches initiées depuis trois décennies. Il offre cependant un triple renouvellement. D'une part, il revendique un éclatement des objets d'étude que les auteurs mettent en pratique par l'examen de nouvelles sphères de l'activité humaine – de la police et du marketing aux processus de standardisation. D'autre part, il suggère l'intérêt d'aborder sous un angle nouveau des objets déjà connus, comme la politique culturelle suisse,

considérée à travers la fondation Pro Helvetia ou le «modèle helvétique», envisagé comme un objet dont il est instructif de suivre la circulation transnationale. Enfin, il démontre la richesse heuristique de l'anachronisme, en appliquant l'examen du national à un contexte prénational afin de mieux en illustrer la construction. Ce renouvellement des objets, des méthodes et des cadres temporels souligne, à notre idée, la constante nécessité d'historiciser ce qui se donne comme allant de soi et à laquelle ce volume souhaite modestement contribuer.